

Centre GUILLAUMET

Equipe WILLIAME

Volontaire LACHENAL

**NOTES ET SOUVENIRS
DU RAID
CHAMONIX – MONT – BLANC**

Dans les 16 pages suivantes, le volontaire LACHENAL donne, jour par jour, ses notes et souvenirs du Raid CHAMONIX – MONT – BLANC effectué du 9 au 20 mai 1942.

Le document, rédigé aux Allues, est daté du 16 juin 1942.

Volontaire Sachenal
Centre Guillaumet
Equipe William



des Alpes ce 10 juillet 1942.

NOTES et SOUVENIRS du Raid - HAMONIX - MONT - BLANC -



Il ne fut pas sans une certaine émotion
que nous entençumes ce soir - là la lecture
du rapport Habierre et moi de l'équipe y
étions désignés pour le raid du Mont-Blanc.
Die nos sentiments contradictoires notre joie,
notre inquiétude, dépasserait les cadres de ce
rapport. De nos tribulations dans les bureaux
et magasins du matériel d'où nous sortimes
ployant sous un filet de tricot et chaussettes de laine, tubes
de fart et crampons à glace je ne parlerais que pour mininer

car l'intérêt n'est pas là. Et j'enterrerai l'embûche dans le sujet. Nous voici donc au départ.

Samedi 9 mai 1942. Quatorze huitre-truite. Sous la direction du chef Turcas, la petite caravane démarre. La montée au Villard se fait allégrement. Des rues bien que lourdes nous sont encore légers. La forme est excellente. Le temps est beau. Au Villard la descente commence sur Montiers. Un petit chemin creux, très raide, est dévasté. J'altère s'apparentant davantage au pas de course qu'à la paisible altière du montagnard classique. Nous nous regroupons sur la route nationale et c'est au pas, en rang par trois, que nous entrons à Montiers, chantant joyeusement le chant de "Jeuvene et Montagne".

Le temps de reprendre les skis à la gare - le camion du ci-ment les avait descendus - et nous voici à la caserne des gardes-mobilisés. Les skis sont empaquetés et laissés à la gare.

À la caserne nous installons le campement puis, libres, jusqu'au dîner, nous sortons. Juste le temps d'admirer cette bonne ville de Montiers, toujours semblable à elle-même. Cependant, la comparaison avec les Alliés n'est pas à l'avantage de la "grande ville". A sept heures et demie nous nous retrouvons devant un plantureux repas. Soupe, patates, lard. Impossible de passer sans silence la pensée du plat de patate. Au point de vue ravigottement, le raid s'annonçait bon.

Rien de notoire à signaler pour cette fin de journée qui vient couronner un moment réparateur.

Dimanche 10 mai 1942. A cinq heures, réveil sans fanfare. Faute de courant où j'empoule, je ne sais plus très bien, c'est dans une complète obscurité que nous nous habillons. Rassemblés à l'abri, les divers vêtements et vêtements reprendent leur place dans le sac. Nous sortons. Il ne fait

pas très chaud ce qui vaut mieux sur l'air frais acheté de nous réveiller. Nous voici à la gare. Arrivée du train. Coup de raflet. Le voyage n'est pas long, et une heure ne s'est pas écoulée que nous débarquons sur le quai de la gare de la Bâtie. L'horloge de la gare marque 6 h. 45.

Le sac sur le dos, chargé cette fois des skis nous marchons vers le village qui se trouve à quelques centaines de mètres. Il ne fait toujours pas très chaud. Des chefs Paradis et Turcas, invités chez les parents de l'aubrier de Chardon, vont y boire de la tisane, il n'y a plus de café, accompagnés des volontaires Gignet et Sage. Laissés à notre faim, qui depuis le départ de Montiers, n'a cessé de croître, nous cherchons un café où nous installer pour la satisfaire. Recherche couronnée de succès, mais après dix minutes de marche, les trois cafés de la Bâtie étant fermés, c'est à Arbie que nous devons aller. Là, une vieille femme fort aimable, nous sort un jus noir qui, dûment sucré, est déclaré fort bon, chocolat et pain. Cela va beaucoup mieux et c'est l'estomac rafraîchi que nous bouchons nos sacs. Le chef Poudi règle l'addition, déclarant avoir l'intention de se faire rembourser par le boute. A huit heures environ, heure approximative, car je n'ai pas de montre, nous partons par un chemin, le long d'une conduite forcée, donc fort rapide. Les skis sont sur le sac, mais l'ensemble est toujours léger et nous montons allégrement. A "Beisetant", halte chez un paysan. Sur notre demande est apporté un phallos de lait dont l'économie nous surprend. Sans nous effrayer d'ailleurs nous nous employons activement à le vider. La montée se poursuit à travers champs. Des vaches qui y viennent l'été doivent y acquérir une



remarquable tenue de route car la pente est raide. La neige apparaît, coïncidant avec une forte atténuee.

Enfin, arrivée au col. Il est environ 12 heures et Demie. Assis sur une plaque herbeuse nous déballons un repas carné-cruste. Chocolat, fromage, riz, composent ce repas à noter également une saucisse d'une longueur

exceptionnelle, d'environ vingt-cinq centimètres par tête. La digestion s'accompagne fort bien, allongés au soleil.

Bravant l'avis du médecin qui en limite la durée à deux heures trente, elle ne dure qu'une Demie-heure

jusqu'à une heure et Demie. Nous chaussons les skis en une de la descente. Descente qui s'accompagne dans

une neige presque bonne. Une "canette" où nous "stalonons" entre rocs et branches coupées nous mène

par un défilé de Planay. La descente, faite de neig se poursuit à pieds. Des drapés flottant joyeusement

sur le village indiquent des équipes de J.H. Des

de près, ce ne sont que bois couverts de volontaires aux

brûlés ou rougisants, dont les regards nous examinent curieusement. La descente, skis sur le sac se poursuit

sur Arêches. Nous rencontrons quelques volontaires de

J.H en cours de route. A Arêches nous nous précipitons à l'assaut d'un café. Le terrancier nous apaise par

deux grenades chacun qui nous rafraîchissent.

D'addition, bien fraîche la grenade, achetée de nous rafraîchir. La descente s'accompagne sur Beaufort

par la grande route. Route goudronnée. Retour à la

civilisation. Les progrès de celle-ci s'affirment encore

au centre même : les skis et couvertures viennent à

Belleville avec un mulet sous la direction paternelle de





Galland, blessé au pied. Le reste de la caravane, sacs allégés repart à pied par le raccourci des "Cupillats". Nous rencontrons en chemin le chef de groupe de Perrusse monté en "Haute-Savoie". Trois volontaires l'accompagnent portant son excessif bagage. Plus loin le chemin devient presque plat. Marche à flanc dans la forêt. Haute-ville est au soleil sur l'autre versant où un petit point nous amène bientôt. Encore une heure. L'heure, nous arrivons à Belleville. Il est 17 heures. Notre hébergement est pris dans une équipe déterminée. Nous la trouvons après quelques recherches. Nous y mangeons. Puis après l'y couchent nous rejoignons un autre chalet surnommé "château" fort connu des participants au raid du Béthel de cet hiver.

Le temps, toujours fort beau, se rafraîchit. A 21 heures toute la montagne dort du sommeil de justice.

Lundi 11 mai 1942. Lever à sept heures. Un succulent café au lait accompagné de pain et chocolat nous remet en forme. Départ rapide vers le col du Joly. Denoix reste à la traîne. Il s'arrête fréquemment pour une cause déterminée, un bon conseil. n'abusez pas du lait frais. Finalement les chefs Rondi et Turcas l'attendent tandis que nous poursuivons sous la direction du chef Neplaz. Chemin sinuieux puis alpages. Des plaques de neige apparaissent. Voici le sommet. La montée a duré une heure et demie. Il est 18 heures. Le temps de se couvrir et de chauffer les skis et c'est la descente, peu rapide. J'ajoute, car la neige est mouillée. Salomon a traversé les broussailles puis entre les plaques d'herbe. Nous retrouvons la terre ferme où les premiers arrivés attendent le rest de la caravane. Des skis remontent sur le sac. Des pas à forte pente

sous viennent aux Contamines où nous arrivons à midi. Il pleut légèrement et nous rejoignons aussitôt nos logements. Bourard et Burgical, autochtones, ont fort bien préparé le dîner. Le repas est fort copieux : canettes, purée, saucisse, Jattes, chocolat. Après avoir déjeuné un paquet est fait des vêtements que nous mettrons au cas de St Gervais. Correspondance dans l'après-midi. De nouveau planifié repas le soir, puis sommeil. Légère modification au programme. Afin de garder nos forces intactes pour l'avant final nous descendons, direction des instructions, prends le train au Fayet.

Mardi 12 mai 1942. Le réveil lent et progressif, aboutit au petit déjeuner qui nous réunit tous à l'hôtel sur le coup de huit heures. Nous rentrons ensuite à nos logements respectifs étant répartis par groupes de cinq ou six dans les divers hôtels de l'endroit. Si nous préparons nos sacs pour le départ. Rassemblés dix heures heurt nous partons, une heure après, ayant absorbé un copieux repas Boute nationale. Le instructeur Néphyz mène la marche vers St Gervais. En marchant il égrène ses souvenirs de guerre qu'il fit dans cette vallée de Montjoie où nous nous trouvons. Puis la conversation roule sur les pistes du Bette visible au loin sur la gauche. Nous surplombons le Fayet. La petite locomotive arrive à toute vitesse. De même, nous, nous nous à force de peur d'être en retard. Au Fayet nous trouvons le chef et Madame Riss qui paraissent surpris de notre présence. Le chef Michaud se trouve également dans le train. Celui-ci bondé de gens cosmopolites à vives échanges, les clients habituels de chamonix, dont la guerre et ses suites ont

limité à marche, mais ne subsistent pas moins. A 13 heures 2 minutes à lieu le départ des Hautes. On aperçoit les Aiguilles de Chamonix et le mur des Epines. Nous voici aux Bosses où nous trouvons les chefs Simon et Pizzi ainsi que deux volontaires cuisiniers.

Il est 13 heures 54... nous partons à pieds.

Un quart d'heure plus tard nous nous retrouvons dans un petit chalet assez mal installé où nous couchurons sur la paille. En attendant nous absorbons de la soupe après quoi nous nous étendons les uns à la fabrique de pâtes, d'autres dans la nature. Des visiteurs sont à Chamonix pour diverses commissions. de soci, retour au chalet. Souper et après un petit tour dehors couchers sans histoire.

Mercredi 13 mai 1942. Nous allons à Chamonix. Notre arrivée au pas et en chantant fait une forte impression à la population.... et aux officiers Italiens qui, nombreux, hantent les parages. Notre présence ne laisse pas de les surprendre. Après une visite à l'ormier Sanglier, dont nous dévalissons le magasin afin d'y dénicher des crampons retour aux Bosses. D'après-midi nous nous éescaladons au rocher des "Gaillands". Presque tous montent... et redescendent en rappel assurés par le chef Népiaz. La visite ci-dessous abrégée par la pluie se termine et nous rentrons au chalet mouillés. La permission est donnée d'aller à Chamonix et rares sont ceux qui n'en profitent pas. Nous rentrons pour souper. Soirée et couchers sans intérêt.

Jeudi 14 mai 1942. La permission étant donnée d'aller à Chamonix nous nous y retrouvons tous. Des chefs



moniteurs retrouvent des amis parmi les guides de chasseur et c'est sur la place de grande discussion sur divers sujets évidemment montagnards. Après-midi je vais avec Habieuse au l'ancien cimetière de Chamonix voir les tombes de tous les grands "cracks" morts en montagne : les Whymper, les Couttet, les Miegendorff. et cela nous fait une certaine impression de voir tant de nos célèbres couchés ainsi côté à côté dans la même enceinte. Restés aux Bossons par le train. Après le repas nous allons couper du bois pour le feu de l'autre côté de l'Arve, puis nous rentrons nous coucher.

Vendredi 15 mai 1942 Voici enfin le grand jour. Malgré le temps apparemment mauvais le réveil déclenché par le chef Simon à huit à 8 heures. Nous prenons la direction du "Télé" de l'Aiguille du midi. Nos sacs sont lourds. Prudemment et dans buches chacun. à la Coopérative des Bossons nous achetons de pain puis nous regardons vers le téléphérique. La première benne est occupée presque entièrement par des ouvriers pour le col. Seules restent libres six places que nous nous occupons aussitôt. Nous arrivons au sommet à huit heures un quart, là nous attendons la seconde benne. Le froid est assez vif. Le temps de coller les peaux, de retrousser les sacs et de "toucher" chacun 10 dattes et nous voici, skis sur l'épaule en train de grimper la moraine qui s'élève au dessus du "Télé". Une grande heure après la neige est sous nos pas et nous chaussons les skis. La neige est lourde, mais nous prenons la trace de Fernand Tournier, mort le matin même avec Grand, mulots pour nous y accueillir. Une heure et demie

De marche. Des cradans commencent. Nous voici à la jumelle de soleil percé et l'on aperçoit le sommet couverte.

Chacun évalue le temps de montée. Le chef Turcas fait de loin tous les pronostics avec quatre heures. Les plus sensibles s'induisent le même. Les yeux se cachent derrière les lunettes. La montée reprend parmi cradans et séracs. Enfin, voici le refuge des grands Mulets. Une rance rocheuse nous en sépare, quelques escaliers et barres de fer nous permettent d'y arriver assez facilement en deux minutes cela est fait. Un repas froid composé de chocolat, fromage, dattes, confiture est fort apprécié. On parle déjà du départ car nous devons aller au sommet aujourd'hui même. Galland restera pour faire la cuisine car son pied le fait toujours souffrir. Il faut cette fois faire le trace et la satisfaction pour le premier de foulé un sol vierge se faire de nombreux efforts. Nous traversons vers la droite, aux pieds de l'aiguille du Gouter. La neige est profonde, la pente rapide, nécessitant de nombreux lacets, le soleil tape. Malgré tout cela tous marchent bien.

Après une pente assez forte coupée d'énormes cradans, celles qui il faut quelquefois passer l'été à l'aide d'échelles, nous arrivons au petit plateau. Ensuite la pente s'accuse encore pour devenir franchement raide. On aperçoit bientôt en haut et à droite le Refuge Gallot, joyau scintillant sur son rocheux rocher. Nous nous arrêtons pour nous désaltérer à l'eau des gourdes. Nous abandonnons une gourde aux intentions du chef Russ qui montent courageusement. A notre droite se profile le sommet du Gouter, à gauche le mont Maudit et le mont Blanc du Tacul. On voit très nettement sur la gauche l'ancien itinéraire de



~~XX~~

Jacques Balmat. Nous continuons par une grande combe vers la droite qui aboutit au col du Rêne. Une cravane, juste au dessous du col nous oblige à un détour sur la droite ce qui retarde bien notre horaire d'une demi-heure. Après le col nous abordons une pente de neige soufflée qui devient de plus en plus glaciée, si glaciée que les peaux ne marchent plus. Diverses tentatives de montées sont faites par les divers membres de la caravane. Enfin, qui a pied, qui a crampes, tous se retrouvent à Valot. Certains entrent dans le refuge et ce sera leur mort. Arrêt d'un quart d'heure des cordes "d'assaut" se forment. Pour ma part je me trouve attaché au chef Simonet et à Boudard. Départ. La neige légèrement glaciée est excellente pour les crampes, cependant la marche est très lente à cause du froid, du vent et de l'altitude. Certains ont mal à la tête.

de la Petite Bosse jusqu'à la grande Bosse sont dépassées.

Après les rochers de la Tournette voici l'arête sommitale qui s'effile de plus en plus. Le chef Nezalaz est devant. Bientôt l'arête s'arrondit de nouveau et c'est le sommet.





Il est déjà tard. Partant une magnifique mer de nuages d'où n'émergent que le Cervin et le Grand Paradis. On entervoit à la lueur d'un repli des nuages la vallée d'Aosta. Le chef Rondi prend une photo, puis une fois les néophytes baptisés (*baptisus quadruplicis*) par le chef Simon qui officie neige en main c'est la descente.

Descend très rapide, trop rapide pour qu'il en reste rien qui marqué. A Valtellin, une fois descendus, chacun rassemble son matériel et redescend vers le col de l'Orme. Là, nous chaussons nos skis. Le chef Chendry qui ouvre la marche avec sa robuste habitude part le premier. Chef Neplaz est serre-fil.

Brutale au départ la neige devient rapidement splendide des crêtes se parent sans accident. Des pentes très raides alternent avec d'autres qui le sont moins. La descente se poursuit. Le soleil se couche, magnifique apothéose rouge. Il est huit heures et c'est lentement à neuf heures que nous retrouvons le refuge des "Grands Mulets". Un planquement repas préparé par Galland nous attend puis nous allons nous coucher. D'anciens moyennant un supplément de 10 francs bénéficient de lits... et de lits avec drap. Un essai pour essayer de dormir 2 dans le même lit ramène auz 40 francs. Des deux sur le bas franc sans drap.



Mais avec ou sans drap, tous n'en dorment pas moins avec la même conviction.

Samedi 16 mai 1942.

Le réveil a bien à huit heures. Le temps menace et aussitôt après le déjeuner il faut descendre. Quelques flocons de neige tombent ça et là. Tandis que j'aide le renardier du refuge à nettoyer ceulà-ci, partent l'expé des autres membres de la caravane. Chef Chenday en tête, chef Simon et chef Neppaz en serre-filé. Le chalet vite mis en état, Fernand Tournier et moi dévalons la barre rocheuse et à ski nous entreprenons la descente. Fernand Tournier connaît très bien les passages pour y avoir passé des centaines de fois, la neige est assez bonne et c'est une belle descente. Certaines crêtes se passent en diapago lateral. J'apprends que denim a laissé un de ses batous tombés dans une crête. Il peut le récupérer dans quelques centaines d'années au fond du glacier des Brossons.

Puis c'est la montée à pied, en traversée, sous l'aiguille du midi. Sous les conseils de chef Simon nous avons déchaussé, car la neige est gelée et la peau forte. La moraine est franchie et c'est la descente de la riste Glaciers-Para. Des plus faibles abusent à la gare du "Télé" les autres partent du haut. Au dessus de la Para, faut de neige nous déchaussons. Descendons à pied jusqu'à la Para et là nous attendons les retardataires. Nous mettons à profit cette attente en terminant le vin que reçoivent encore les guides des montagnes. Puis, skis sur le sac nous prenons le sentier en lacets qui descend aux Brossons. Nous voici au chalet où nous dînons. D'après midi est libre, nous en profitons pour



pour faire une balade un peu plus approfondie que les jours précédents lorsque certains vont à Chamonix. Des autres se plongent dans un sommeil reparateur.

Dimanche 14 mai 1942. Nous nous levons à huit heures. Roger ramasse les cravaches afin de les rendre chez Sanglard. Le petit déjeuner est servi comme chaque repas. D'ailleurs de telles abondantes. Puis la grande majorité des chefs et volontaires prend le chemin de Chamonix où nous nous retrouvons à la même. Après celle-ci les éternelles discussions entre guide et monteurs se retrouvent sur place, reprennent leur ardor. Nous rentrons aux Bossons par le train de onze heures vingt. Après le repas de midi nous occupons notre après-midi par un promenade dans les environs. Certains descendent aux Chamonix vont au cinéma. Après souper les skis sont préparés ficles et lèvrent chiquetés en vue du voyage de retour qui ils accompliront entièrement par le train jusqu'à Montiers. Puis nous montons à Chamonix, c'est cette fois-ci la majorité de l'expédition qui va au cinéma où nous soyons à l'Emigrante à l'Entrace et à la fin est à remarquer une grosse animation des coureurs de la descente des grands Montets discutent et s'interrogent devant le cinéma. On peut voir Thiblicre, Régis Charlet, James Couttet, Jean Blanc, Alard et... D'autre. Rentrée à pieds aux Bossons. Le couche s'effectue dans l'obscurité la plus noire, aussi chacun dort-il bientôt.

Lundi 15 mai 1942. Le train partant à onze heures cinqante-cinq nous oblige à un réveil plus matinal que les jours précédents. Bientôt arrivés aux Houches nous descendons par la route nationale. Nous nous sentons extrêmement légers, les skis ayant continué par le train. Après le pont et le viaduc St Marie nous prenons la route du téléphérique de



BY



Bellevarde - les - Toucches... Nous nous arrêtons un quart d'heure pour canner la croute... Nous absorbons un délicieux sandwich au pain une tranche de pain entre deux tranches de pain Un sentier nous conduit au village de Vaudagne, puis nous remontons la piste de ski de Bellevarde - les - Toucches en passant par le mur des Epines, si connu. Enfin nous arrivons au col de Daga, où seul un chalet halité rappelle les touristes des temps jadis.

Halte !... C'est un ordre. Le chef Paradis inspecte les sacs. Un vol ayant été commis aux Bassons. Le corps de délit, une chemise en l'occurrence n'étant pas retrouvé, les sacs sont rebouclés. La descente sur les Contamines est entreprise. Nous traversons Bionnay, plus loin, nous apercevons St-Nicolas-de-Veroce sur l'autre versant de la vallée. Une demi-heure de marche sur la route nationale et c'est les Contamines, où nous attend un repas ne cédant en rien aux précédents en cette petite ville. Des sauts au pris de moins de un franc, vingt sous, sont absorbés en masse. D'après-midi, repos et sommeil. Le couche suivra de près le repas du soir.

Mardi 19 mai 1942. Des cinq heures nous sommes debout. Les sacs sont faits et apportés au lieu où nous prenons les repas. Après un café au lait accompagné de chocolat et de l'attente nous partons par la route dans la direction du Col du Bourgouin. Montée agréable, temps frais. La vue est très belle. On aperçoit de nombreux travaux ayant un évident rapport avec l'électricité : conduites forcées, pylônes, transformateurs etc... Nous retrouvons la neige et la montée devient plus pénible car nous



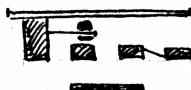
au sommeil. Le soleil commence à "taper" dur. Après une heure et demie de transpiration nous arrivons au Col du Bonhomme où se trouve le débouché de nombreuses vallées. Une traversée assez longue à gauche, toujours dans la neige nous amène au col de la Crise du Bonhomme où l'on peut voir un superbe Hotel-refuge très bien situé. La descente, enchaînée aussitôt se poursuit dans la neige qui mouille terriblement les pieds. Par heureux appari-
 sent des plages d'herbe de plus en plus nombreuses et de plus en plus rapprochées. Nous arrivons à un groupe de chalets d'été. Le toit d'un d'entre eux de plain pied avec le sol constitue une excellente table à manger, en partie du moins car l'autre se transforme illico en bûanderie : Il faut bien que puissent secher les chaussettes (à lire très vite et à hâte voir) Nos pieds et étendus tels d'anciens romains sur leurs tricliniums nous mangeons puis nous retournons brûlément en vue de la montée. A deux heures, chaussés de sec et aussi dispos qu'il est possible de l'être après une heure et demie de repos au soleil nous repartons. Cette fois-ci il n'y a plus de neige la pente est assez raide. Nous passons non loin du village des "Chappieux" agrémenté d'une caserne très également inhabitée. Nous approchons de Bourg St. Maurice. Quinze kilomètres restent à faire. La marche est pénible, car outre que la fatigue se fait sentir, la route constamment coupée d'avalanches, les ponts brisés empê-
 nent, ne sont pas faits pour la faciliter. Bourg St. Maurice est rejoint aux environs de 4 heures de l'après-midi le chef Cohenay retrouve de nombreux amis et connaissance. Nous logeons à la caserne du feu suivante l'ancien



bataillon alpin de fortresse. La caserne est déserte et presque vide et n'abrite que quelques éclaireurs-stieurs. Nous dînons dans le local du mess des officiers avec notre ravitaillement bien entendu, et c'est après la rituelle visite de la localité le non moins rituel coucher.

Mercredi 20 mai 1942. Nous approchons de la fin du raid. Le train de cinq heures nous emmène à l'ouest vapour vers Bourg-Saint-Maurice où nous arrivons à moins d'une heure plus tard. Des skis sont trouvés à la gare. Débarqués puis hissés dans la remorque de l'autobus. En attendant le départ de ce dernier nous allons prendre un café que nous accompagnons de pain et chocolat. Puis l'autobus nous emmène. De Brides c'est la classique et traditionnelle montée par la courroie qui rarement nous parut aussi longue. Accueillis par le chef de caste à notre arrivée nous passons à la cuisine où nous nous restaurons fort bien.... et nous allons retrouver nos équipes respectives où nous attendent nos camarades. Bientôt, nous rendons le matériel "touche" pour la circonstance et c'est la vie habituelle qui reprend, après cette semaine passée dans le silence, la grandeur, l'apanage de la montagne, semaine qui sera longtemps parmi les plus précieux de nos souvenirs.

Terminé le 10 juin 1942.



Jachero